

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE  
DILICOM 3010955600100  
ISBN 9782371774728  
ISSN 2417-7954

© 2016 Gabriel Franck & éditions publie.net

PRÉPARATION ÉDITORIALE  
*Pierre Ménard & Guillaume Vissac*  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES  
*Roxane Lecomte*

Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 2016  
© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net  
La version numérique de ce livre est incluse.  
Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

LAQUES

*Laques* est l'histoire d'une rencontre. Premiers regards, échanges évasifs avant de s'étreindre, corps au défi de l'absence. Silence et stupeur, attirance et vertige, désir tremblant, gestes esquissés en secret, furtifs hérissements atomiques, en ondes aiguës. Attouchements et caresses, dans l'emprise des attentes, braises qu'on rallume d'un souffle, toutes les promesses d'un long parcours amoureux et les strates de son cheminement à force d'hésitations, errements, contradictions, découpés par un regard forcément fétichiste à force de fragmenter le réel. « Chacune de nos entrevues était un événement, nous en avons décidé ainsi, nous ne savions pas quelle serait l'issue de l'histoire, mais nous savions avoir plus tard le temps de tracer les lignes, de chercher les rapports, de comprendre ou reconstituer à partir des épisodes le récit possible ou inventé de notre aventure, qu'il soit le même pour chacun de nous, ou désaccordé. » Texte stroboscopique, récit en blocs, baroque, avec ses plis et ses labyrinthes, *Laques* est un roman lacunaire, qui se lit de manière non-linéaire et qui nous invite à voir le monde à travers un miroir brisé, dans un rêve éveillé, une « vie à peine rêvée ».

*Gabriel Franck*

# LAQUES



# *Préface*

PIERRE MÉNARD

*Laques* est un texte de Gabriel Franck en lecture libre, non linéaire, dont l'ensemble dessine un roman lacunaire. L'histoire d'une rencontre. Premiers regards, échanges évasifs avant de s'étreindre, *corps au défi de l'absence*. Silence et stupeur, attirance et vertige, désir tremblant, gestes esquissés en secret, *furtifs hérissements atomiques, en ondes aiguës*. Attouchements et caresses, dans l'emprise des attentes, *braises qu'on rallume d'un souffle*, toutes les promesses d'un long parcours amoureux et les strates de son cheminement à *force d'hésitations, errements, contradictions*, découpés par un regard forcément fétichiste à force de fragmenter le réel.

Toutes les pages du livre ne nous sont pas accessibles, certaines font défaut. L'intrigue, qui se dérobe ou s'égare en digressions, lacunaire comme l'identité des personnages, la description des paysages traversés, s'accorde parfaitement avec la lecture parcellaire qu'elle nous propose, laissant apparaître en creux, une trame, un

drame. Chaque page peut se lire indépendamment, bloc de texte rendu à lui-même entre deux pages blanches, comme des morceaux de prose, des *blocs de silence*. L'auteur agence les fragments de son roman, mais le livre n'est rien si le lecteur reste passif, en retrait. Le lecteur doit donc s'emparer du texte pour l'interpréter à sa manière, comme un musicien avec sa partition.

Cadrages serrés jusqu'à déformation troublante de l'image transmise, renversements de situation et changements incessants de perspectives, toujours sous basse lumière, demi-jour ou au contraire, dans une lumière exagérée, surexposition qui déforme les traits des visages, les lignes de démarcation, les émotions qu'elle exalte, transfigurées, et qui nous font perdre nos repères habituels, les signes d'une ville entraperçus par bribes, plans de coupe, décadrages imprévisibles et désarçonnants, une ville expressionniste en somme, dans une adéquation entre le monde extérieur et le monde intérieur des personnages, le reflet de leurs peurs, désirs et attentes, où tout est disproportionné (bruits, mouvements, volumes, lumières, odeurs), pour nous y transporter physiquement.

« Chacune de nos entrevues  
était un événement, nous en  
avons décidé ainsi, nous ne  
savions pas quelle serait  
l'issue de l'histoire, mais nous  
savions avoir plus tard le  
temps de tracer les lignes, de  
chercher les rapports,  
de comprendre ou  
reconstituer à partir des  
épisodes le récit possible ou  
inventé de notre aventure,  
qu'il soit le même pour  
chacun de nous, ou  
désaccordé. »

C'est ainsi que les fragments d'images, les bribes de mouvements et d'actions, dans une ville au décor sans cesse changeant, écarts et accélérations saisis en gros plans, déroutent notre perception, ne gardant de la scène qu'un extrait, détail grossi à la loupe, enlevant volontairement à l'ensemble de sa profondeur de champ, pour créer un espace ambigu, une incertitude créative, une instabilité pleine de promesse et d'élan.

*Laques* est un texte stroboscopique, baroque, avec ses plis et ses labyrinthes, un roman lacunaire, qui nous invite à voir le monde à travers un miroir brisé, dans un rêve éveillé, une « vie à peine rêvée ».

*« Il avait l'impression, en la regardant, de la tirer de sa propre abstraction, de la faire remonter à la surface d'elle-même, il voyait ses paupières-éventails battre comme on tournerait les pages d'un livre au rythme d'une lecture rapide, sautant des passages entiers et ne ramassant que les fragments épars d'une histoire devenant contradictoire. »*

*Atteins la poésie  
accablante des paliers*

ANDRÉ BRETON

*On peut être la statue insensible  
d'une émotion inouïe*

PIERRE JEAN JOUVE

*Laques est un roman en proses  
dont les pages n'existent pas  
toutes. En outre, chacune d'elles  
peut se lire indépendamment, et  
dans n'importe quel ordre.*

pratiquant l'interversion des usages ; marchant dans la configuration de l'apte au sommeil ; brandissant l'indolence, reformulant l'appesantissement en aventure à portée ; j'étais près de chez moi à tenter d'oublier pourquoi j'étais sorti, l'essentiel était de promener ma torpeur au côté, sopor vital ; et je passais devant les vitrines, hébété par ma liberté de n'y rien choisir hors mon propre reflet, que je saluais sans que l'on puisse m'y prendre ; c'était en octobre comme en cessez-le-feu ; les arbres se faisaient la promesse des flammes ; j'attendais toujours l'heure bénie par moi du six-huit pour assister au renversement du jour saisissable en masse noire indistincte qu'il fallait sonder au peigne bras tendus ; les grandes passions ne m'atteignaient pas à cette heure-ci qui était sans règles, sans raisons, si ce n'était celle de s'en tenir à l'à-peu-près. Les angles se dégageaient à mesure, je croisais des gens en manteaux longs, maintenant ainsi leur lien avec le sol ; de temps en temps une femme, souvent la même, me dévisageait avec insistance le temps de l'approche sur le trottoir, parfois même elle traversait avec précipitation, je croyais toujours qu'elle allait me réciter une parole apprise ou bien improvisée dont je serais la mire ; les rues étaient pleines et avaient macéré tout le jour, les jeux de lumière se terminaient enfin, semblaient penser les façades épuisées attendant la sortie des derniers rayons pour voir un peu mieux ; j'aimais tant entendre le dé clic aux portes se déclencher que je tendais l'oreille transversalement ; une figure alors glissait furtive, qui n'avait plus qu'à prendre forme



il porta son attention en deux endroits, d'abord les yeux en diagonale vers le bas de la vitrine, vers la tête posée là, négligemment, avant de redresser son regard précautionneusement et de le projeter vers le fond de la boutique, vers celle qu'il ne faisait jamais que deviner, aux faveurs des tournures de ses propres rondes et des postures de la fille ; il tenait à rester discret, c'était un commerce pour femmes ; faux luxe, perruques et fourrures, chaussures à bas prix, associations troubles et donc efficaces : il était attiré sans cesse. Plissant les paupières, sentant physiquement l'effort aux coins du visage, essayant de masquer la part de résolution qui le mobilisait, traînant un sac pour donner un poids à sa démarche, un alibi à sa chimère, sa deuxième approche en quelques minutes confirma l'intuition vague et son trouble premier, cette absurdité : une tête de mannequin détachée de son propre corps de figurine en plastique dur dans la vitrine, aux cheveux blonds d'acrylique ; le haut du corps comme décapité, perturbant, autant que cette tête posée sur l'étalage bas. Mais était-ce bien cela, ou y avait-il autre chose ? Un frisson dans la nuque lui enseignait que ce n'était peut-être pas si simple : était-ce la position de la tête à proximité immédiate des pieds du mannequin ? La séparation tronc / tête ? ou quelque chose de plus dissimulé... Il craignait, à ralentir et repasser devant la devanture, de basculer de simple passant à suspect pour la vendeuse dont il essayait immanquablement de détailler, plusieurs fois par jour peut-être, l'espèce de corps suffoquant qui se dérobaît à la vue



Et s'il avait pu s'arrêter plus longtemps, s'il avait pu figer les heures et épaissir leur structure toujours filante, il aurait pu s'agenouiller vers cette tête impavide, aux yeux vides, cerclés d'une fine ligne noire, amère, en amande, charbonnée. Deux yeux fardés à l'imitation d'une lascivité illusoire ; car deux yeux sans regard ne peuvent rien, et pourtant : il y avait dans ces deux trous un appel, une excitation rentrée, promise et imprononcée, accentuée encore par le plissement de la bouche et de son infime entrouverture, ce creux entre les deux lèvres du mannequin matérialisé par un sillon profond séparant les accolades rouges des lèvres de plastique, comme si un flux de salive allait pouvoir goûter à tout instant de ces parenthèses ; mais en vain : tout était paralysé, l'œil de l'observateur butait sur la masse des cheveux blonds en étoile. Rares étaient les atteintes aussi réussies à la convenance, cette tête était comme un appel à entrer dans la boutique pour accéder à cette vision, la toucher des doigts, si de fait la pétrification à l'œuvre n'avait pas été plus forte, contaminant tout, genoux endoloris et paralysés dans les flaques à double fond, une position basse au ras du sol, à genoux comme à tâtons, qui ne lui déplairait pas en échange d'une contemplation digne de ce nom, quelques heures par-ci et là, visant un ancrage dans le flux, tentant de capter le regard impossible de la figurine, ou nettoyant la vitre à mains nues par la grâce de l'humidité de sa paume, s'ouvrant à point une percée vers l'arrière-plan, pour discerner au fond le corps mouvant et dérobé, le visage incertain remontant de l'ombre avec peine



heures d'encoches dorées, feuilletage de la lumière descendante en courbes s'élargissant et à deux doigts toujours d'ouvrir l'asphalte par abus de souplesse, superposition mal jointe de plaques d'épaisseurs diverses ; comme un écrasement massif et surjoué d'heures lourdes les unes sur les autres ; où chaque marcheur est un pylône qu'il faut contourner, un nu palpitant et enserré d'habits en trop ; là commence chaque jour une séquence qui n'a jamais le temps d'exister sinon comme entracte et transition : des heures de passage sans actes, où tout est frappé d'oubli et d'amnésie, langueur de la clarté en bandeaux qui cherche à gommer les traces et les travestit, paresse faite parfaite statue creuse dont la résonance seule compte ; et voilà que les divertissements déréglés qui en font tout le sel à gros grains traversent les rues en rythme ; escalade à gants de peau, vêtue qui à elle seule déjà compose, promet, signale, parfait et terrifie tout à la fois, en un amas qui tient et du discours et du pas ; tout cela et tant encore, précipitation de gens s'infiltrant partout en usure maximale portée à vif, là-dessus ce renvoi tendu, de façades en façades, de rayons plats, illuminant tout une dernière fois, principe du désespoir déjà à l'œuvre en plein jour, retournant les plaies comme on laboure ; c'est l'instant où la pierre des immeubles se plaque aux fronts et diffuse son parfum strié ; et où s'insinue en montant lentement un bouillonnement lointain, porté par les sirènes que seuls perçoivent les impassibles, inquiètes leurs amassées et prêtes à fondre de toutes leurs griffes sur



elle privilégiait une approche frontale, ce qui les différenciait ; car lui tournait autour, usait de circonvolutions et approches multi-plissées, une façon comme une autre, comme s'il regardait une idole en buste ; le cercle concentrique était son principal moyen de transport, alors qu'elle abordait toute chose comme une propriété nouvelle à fouler ; mais ils étaient d'accord sans le savoir encore sur la multiplicité des modes d'assauts qu'on doit pouvoir porter vers l'autre ; et ils étaient toujours tous deux comme chacun à un coin aigu d'une rue, prêts à se rentrer dedans à une vitesse accrue, deux phénomènes météorologiques synchroniques et opposés, ils glissaient l'un vers l'autre à la rencontre d'un choc inévitable, absorbé cependant dans une certaine mesure par l'équivalence de leur opposition de forces. Mais alors pour qui seraient les éclats de verre, qui aurait la force d'avancer la main à seulement quelques centimètres de l'attraction du visage, et s'y arrêter sans déposer sa marque ? C'est une question à jamais vouée au brouillard, une eau qui coule à l'envers. Ils avaient peu l'usage des mots. Lui, dissimulait ses manques par une application en toute chose, comme s'il eut dû refaire chaque geste, deux fois, une espèce de vie en double qui lui prenait temps et effort, autant pour la mener que pour la cacher aux yeux des spécimens. Et elle, qui vendait des tenues, des capes, avait cette manière de se tenir, de fumer sur le pas de sa porte avec l'un ou l'autre visiteur qu'elle raccompagnait vers le dehors, clôturant ainsi certaines demi-heures parallèles qu'elle dérobaient à la légalité



tourner autour du magasin lui donnait l'occasion de se perdre un peu, c'est-à-dire d'oublier la chaîne de pensées qui l'occupait en permanence, de manière plus ou moins lâche, et qui l'empêchait de renflouer des ressources plus anciennes, enfouies, oubliées, parking de l'âme. Il montait et descendait dans les profondeurs de son désarroi en torsade, et il achoppait toujours sur la même question en désordre et confuse : *Qu'est-ce qui vient ?* sans comprendre même la question, n'ayant pas le temps de s'y accrocher, s'effrayant du noir de la réponse, simple enchaînement pourtant qui était : *Rien* ; il suffisait de constater, ce qui était une activité de son temps. Une embuée toujours autour des yeux pour rire de son propre barbouillage, l'excavation des possibles en galeries autour de lui et dans lesquelles il ne tombait même pas, trop prévenu du pire par une espèce d'excroissance d'antennes internes. Il usait d'un mot pour un autre, de logogripes, de formules qu'il émettait à mi-voix à l'approche des semblables, pour les tenir à distance, ou pour se les exaucer, et se fondre en eux ; c'était un murmure intérieur, mâchoire crispée, qui restait dans la gorge, presque un aliment hors faim, sans autre nécessité extérieure que tragique et essentielle, d'autant qu'il était détaché de cette mission absurde qu'ont les vivres de vous tenir en vie ; constater, toujours constater, et encore qu'avec ses yeux la plupart du temps, sans modifier les expériences et méthodes de préhension et d'appréhension, pourtant la moindre des occasions le narguait, il oscillait entre l'attente et l'indécision



Le vent lui faisait couler des larmes non voulues, dont elle avait honte et qu'elle séchait périodiquement d'un geste droit et dépourvu d'hésitation, un mouchoir toujours froissé entre les doigts longs, le majeur qu'elle avait seul bagué d'un anneau d'or lourd et crénelé ; elle attendait durant la journée des visites plus ou moins régulières, des hommes venaient la voir qu'elle abritait de gestes répétés et précis, habiles ; dans l'intervalle elle était souvent sur le seuil, l'épaule confrontée à la roche, ne pensant à rien, accueillant les larges rations du vide qui venaient lentement la recouvrir, et reconfigurer ses propres saillies et coordonnées ; elle regardait peu les passants, parfois l'un d'eux s'arrêtait, on ne savait jamais vraiment pourquoi et lui-même d'autant moins. Et lorsqu'il entrait dans la boutique, quelle qu'en fut la raison, cela lui semblait comme s'il changeait de sphère ; dès l'abord les tentures le soustrayaient, il était perforé par les odeurs discrètes mais entêtantes qui ne sortaient jamais vraiment, en couches ; il faisait chaud, c'était peut-être l'intimidation d'une première fois, comme s'il était coupable, et en même temps hors d'atteinte, à l'abri des regards malveillants qui le cernaient dans toutes ses affaires, sans répit, toujours contraint à se dresser sans s'insurger. Et dehors, entre deux passages, les heures coulaient vite pour elle, la larme en berne, statue mélancolique à l'abandon d'un coin de rue, trop visible pour qu'on l'adore, un ex-voto de dépit que quelques-uns visitaient par oui-dire, parce qu'ils la connaissaient et avaient établi avec elle une part de leur vie, minimale et lointaine, tue



ce n'était qu'au crépuscule, et à défaut : le cri lui faisait prendre conscience de la nuit tapie, qui attendait, qui pouvait le saisir en plein jour ; tout ce calme pour aboutir au rôle de la femme de l'autre côté du mur. Elle avait une visite, toujours assez courte : quand il entendait la forte persuasion des coups frappés à la porte voisine il savait, et il ne se passait le plus souvent guère plus de quelques grappes de minutes pressées, au bout desquelles il entendait qu'elle allait venir. Parfois il la croisait ; elle avait l'air d'être toujours en retard et le regardait un court instant de son regard de muette, nez tendu, captive de son propre silence forcé, en butée, craintive qu'on lui demande quelque chose, et consciente des cris qu'elle semblait vouloir faire oublier par une discrétion de contact factice et maladroite mais qu'il comprenait, gêné. Ce silence avant le cri, une intensité que lui seul entendait ; qui se prolongeait parfois ; perceptible à travers les murs par d'infimes pulsations ondulatoires ; et comme il attendait le cri, l'exfiltration en était chaque fois plus forte, mais ce n'était pas un soulagement : ce n'était pas une voix, plutôt un vagissement à la fois rauque et aigre, qui vous serrait la gorge et vous déchirait le thorax d'effroi en passant comme diffusé à l'envers à travers les cloisons les faisant tomber par l'extrême anomalie d'un son inouï, d'une misérable brutalité d'expression. À l'instant T son cerveau semblait se contracter, se rétracter sur lui-même, se figer dans un bloc de vide diffus. Il lui était difficile de se délier de cette séquence qui pourtant ne le regardait pas, il en était le captif pour lui seul et personne ne pouvait l'en libérer, muet



Tout ce qu'il avait appris par biais, c'était des renoncements amortis ; il tutoyait les moindres heures creuses, fréquentait les dessous d'escalier, on lui avait appris difficilement à se tenir droit et il en ressentait encore une bizarrerie dans la colonne, toujours étonné de se sentir une existence. Les images de peaux, de nudité, lui faisaient perdre souffle, il les regardait avec un espèce de sifflement dans les oreilles qui se matérialisait et le prenait jusqu'au cou ; il s'attouchait, sans même s'en apercevoir, les parts les plus intimes de son corps, qu'il feignait pourtant d'ignorer, en un sacre insu et renversé ; et puis cela s'apaisait, il avait une vie après tout, pas moins normale dans ses grandes lignes, il avait eu des relations quelques lointaines années auparavant, et elles s'étaient défaites de lui lâchement, sans explication, et surtout en reprenant toutes leurs preuves et veillant à ne rien laisser d'elles et de leurs survivances. De manière générale, il demandait peu d'explications à ce qu'on assimile à la destinée, il considérait que cela ne le regardait pas, ou l'intéressait peu, et il n'aimait pas être forcé de se retourner. Parfois les images trop fortes s'emmêlaient, il ne savait plus dans quel sens les regarder, et par accumulation, elles perdaient de leur pesanteur, leur charge s'émiettait ; quand il regardait des magazines — peu familier par nature des images (comment expliquer cela ?) il en gardait une approche un peu sauvage et fière —, les vignettes se télescopaient les unes aux autres, trop douloureusement désunies. Il n'était jamais le même que la veille, le premier âge avait ancré des facultés d'obscurcissement fondamentales



allées et venues à grandes eaux, deux rives entre lesquelles passent les mains sombres des véhicules, tous en lutte contre l'arrêt et l'inertie et fuyant les regards de ceux qui sur les bas-côtés se serrent et s'évitent, se distancent en surélevant la tête pour ne pas avoir à croiser l'expression défaite de leurs semblables ; et certains parmi tout ce mouvement de disparition renouvelé ne bougent pas, ils bâtissent une vie entière, bien que de peu de choses, sur une seule artère peut-être même pas notable ; rien ne les retient et pourtant ils restent, et personne non plus ne retiendra leurs noms ou figures ; j'ai vu un jour un petit autel dessiné à la craie, en mémoire d'un égaré qui avait ses habitudes sur un bout de trottoir bien précis et qui venait de l'abandonner à jamais, mémorandum établi par un autre anonyme, effacé dès la première pluie, toujours prompte à invoquer l'oubli ; car pourtant oui, certains se donnent comme mission silencieuse, clandestine et d'objet douteux ou incertain, de retenir des noms, des moments sans éclats, d'obscur dates inintelligibles au commun. Les rues elles-mêmes, bétonneuses de mémoire, ne conservent rien. Elles sont le territoire des camions à ordures, et l'or en est partout dans les scintillations aux yeux des filles qu'on voit marcher vite, et dont le ralentissement épisodique est la preuve que rien n'est définitivement hors de portée, marquant un temps à elles auquel on peut parfois s'accrocher comme une manche à la clôture ; seuls les flaques et soupirails enregistrent quelques flux de conscience abstraits dont ils se gardent bien de renvoyer le moindre écho



il devait se rendre à l'évidence c'est-à-dire entre ses jambes, il la regardait à travers la vitrine, elle faisait des allées et venues, il ne se dissimulait même plus de son pas de recul, oubliait toute élévation, elle s'occupait de ses rayonnages faisant mine de l'ignorer. Elle était gênée par son insistance pourtant retenue, mal menée, léchant seulement le rivage, elle n'en percevait pas bien les contours, aurait préféré une attaque plus frontale. Ce fut elle qui n'y tenant plus déclencha la collision, elle s'était aventurée au-devant sur le pavé et elle sentait dans l'indécision, dans l'échec à portée qui semblait émaner de lui, une excitation spéciale, une promotion du peu, de l'ordre de l'obscène aussi... Ils ne savaient pas s'aborder, vitesses désaccordées, impossibilité de se parler sans le saccage de l'habitude. Il se rappellera, lui, de l'odeur qu'elle produisit passant soudainement de son côté, tissant entre eux un lien qu'il sentait serrant d'ores et déjà son cou écharpé, d'une toise toujours trop courte. Face à face premier où tout se fixe, portraits fondus dans le cortex, même si tout ce qui suit s'estompera dans l'approximation. Elle nota en premier l'angle de son arcade, l'aigu des sourcils, la charnière des lèvres. Puis il fallut bien différer, attendre au moins le soleil couché. Leurs doigts correspondirent bien vite chacun à une partie du corps plus secrète de l'autre, ils apprirent à traduire leurs convoitises, leurs pensées, en public, à petits coups d'index et de pouce, ils se transmettaient en chaîne leurs canevas sexuels, accords plaqués sous les tables, sur les genoux, les cuisses se croisant



des pastilles vagues, dépendantes et reliées comme sur la courbe d'un collier, avec de larges variations colorées, et de ce point unique très en hauteur la vie semblait réduite à ces balancements hypnotiques, faits d'arrêts et de reprises, en rythme très peu décelable mais néanmoins éprouvé par le regardeur, sans le malaise occasionné par une trop grande répétition qui enferme ; des bandeaux de lumières qui flattaient l'œil atténués par le sombre environnant tout, le faisant flotter à mi-hauteur de discernement ; le champ embrassé si large qu'il semblait ouvrir la surface même du cerveau, comme une extra-oxygénation, un redéploiement des quatre côtés du tableau et des globes ; la profondeur de la nuit était là et le noir ne l'arrêtait pas, il permettait au contraire de plonger dans le panorama sans les aspérités qui usuellement barrent l'observation. Les arêtes hérissées, les pans adossés les uns aux autres comme surfaces de domestication, toutes ces entraves qui piquent à tâtons, le noir les enveloppait et découvrait de nouvelles perspectives, il s'habillait des lueurs qui étaient la vie de loin, loupes tenues à bout de bras par l'observateur qui au terme de longs laps était traversé, fouetté de toutes parts par cet ensemble de sensations qui l'épaississaient et le préparaient à la redescente. Il allait pouvoir être lui aussi, en pleine pénétration, un de ces points, il allait rejoindre ces mouvements dissociés qui tenaient à la conjonction de l'arbitraire et de la résolution, sentir sur lui les silhouettes qu'on frôle parfois dans l'idée d'endurer un poids sur soi, un trait de parole échangé entre deux vents contraires

# *L'auteur*

GABRIEL FRANCK

**Gabriel Franck** habite Paris. — A appris à lire sur les panneaux de signalisation des villes, sur les onglets alphabétiques d'un répertoire de téléphone. Tout devint alors à déchiffrer. Depuis, l'écriture se sera révélée comme une composition, faite de messages aux coordonnées incertaines, sans intentions nettes, si ce n'est un certain trouble du discours. — Passage par de nombreuses et désertes salles de lecture, chambres, salles obscures ; c'était au temps d'un monde clos le plus souvent sur lui-même, à sonder les murs en tâtonnant. C'est une expérience qui reste : il fallait fuir par l'intérieur. — Saisi par la fiction et l'écriture, d'un seul coup, un matin lointain, sur l'impulsion d'un incipit tracé de la main d'un autre. — Cultive une passion étrange et tenace pour les trench-coats et autres vêtements de pluie, pour la prise de notes, la porcelaine, les sons qui se détachent dans les environnements silencieux, les arrondissements fantômes. Alors marche, et attend. — A écrit récemment une comédie plus ou moins drôle pour le théâtre ; en écrit une autre, plus ou moins drôle aussi. — Aime se confier à de complets inconnus, à des listes, incomplètes. — Hésite entre tout dire et ne rien dire. — Écrit, souvent la nuit, des proses, des nouvelles et autres textes sans identités fixes qui aboutissent, parfois, sur <http://gabrielsf.net>. — A également écrit *Sanguines* publié aux éditions publie.net.

# *Entretien*

UN ROMAN FANTÔME

GUILLAUME VISSAC : *Sur ton site Internet, dans l'avant-propos figurant sur la page de Laques où le texte a été préalablement mis en ligne, tu décris ce texte comme « un roman en proses mais dont les pages n'existent pas toutes ». Et on remarque effectivement que sur la table des matières, il n'existe que des pages impaires. Cette idée de l'incomplet est centrale dans le livre, renvoyant à la perception partielle que nous avons des autres, notamment dans le cadre d'une rencontre. Ici par exemple : « il avait l'impression de ne pouvoir la lire que comme un livre non coupé, dont il aurait la vue d'une page sur huit, en percevant cependant tous les calques ». Où sont les pages paires ? Écrites puis retirées ? S'agissait-il, dès le début, d'écrire aussi dans les espaces vacants ?*

GABRIEL FRANCK : Je crois qu'au départ, il y a la tentative de se défaire, de se défaire d'une sorte d'emprise ou d'obligation, oui, de se soustraire : un livre est en général une forme pleine, très complète, un monde en soi, une sorte de totalité. Pour l'écriture, cette totalité est une condition assez prégnante, il y a l'obligation (un peu « totalitaire », justement !) de se confronter à ça, de proposer quelque chose de très poli, fini, complet, dont on a ruminé chaque élément. À l'origine, j'avais davantage envie d'écrire, plutôt que l'envie « d'écrire un livre », d'écrire en étant libéré de cette contrainte (on parle parfois d'écritures à contraintes, or, après tout, écrire un livre « entier », c'est aussi une contrainte très forte, quoique invisible. Là, c'est plutôt l'inverse). Mais qui fasse quand même une sorte d'ensemble, pour que « ça tienne un minimum ». J'ai donc commencé comme ça, pour voir, mais sans trop réfléchir justement. J'ai eu envie aussi de voir si on pouvait commencer à écrire non pas au début (d'une page par exemple, ou d'une phrase),

mais par le milieu, voire n'importe où, être déjà dedans. M'autoriser ce genre de choses. J'ai eu envie d'écrire quelque chose d'incomplet, de prendre des obliques, de ne pas remplir totalement « le contrat », pour voir, par goût de l'expérience, et parce qu'il me semblait que ça allait peut-être dire quelque chose autrement. À ce titre, la notion d'impair me plaît et est juste, j'aime bien ce déséquilibre au cœur de la maîtrise (il se trouve pour l'anecdote que j'ai écrit un scénario qui s'appelle justement *L'impair*.) Mais bon, j'ai surtout commencé à écrire sans rien prévoir de tout ça, écrire une sorte d'histoire, par courants discontinus. J'écrivais une page, et puis je marquais un arrêt. Ensuite, pour continuer, je parlais d'ailleurs, d'un détail, d'une phrase, d'une nouvelle impulsion, en dé-liant tout ça, ou au moins en laissant davantage relâchée la trame et les liens ou attaches qui forment un livre. Tentative et amusement un peu « cubiste ». Comme le texte de Laques est quand même pas mal travaillé, façonné (chaque fragment est une sorte d'épuisement, quelque chose de très resserré, condensé, une sorte de « compression » pour donner une analogie plastique), je crois que j'avais besoin, en face et à l'inverse, pour faire pendant, de vide(s), de creux. Comme le lien entre inspiration et expiration, effort et relâchement. Une page d'écriture, puis un blanc. Une page pleine (de mots, de noir), et puis son équivalent, blanc, silence, vide. Et puis ça créait une sorte de rythme, tout en donnant à chaque fragment une sorte d'unité paradoxale : détaché des autres fragments ou pages, bien que semblant incomplet quand même. Mais j'avais envie qu'on puisse lire chaque fragment tout seul malgré tout, c'est à dire l'extraire du flux. Donc les pages manquantes n'ont pas été écrites, non, elles sont un peu

comme « la part du silence ». C'est quelque chose qui existe probablement dans chaque livre, mais de manière relativement impalpable ou invisible. Là, c'est peut-être davantage visible. Il me semble qu'un livre dessine à chaque fois une sorte d'espace avec ses phrases. Un sorte d'exploration tentaculaire. Ici, c'est aussi comme un système d'éclairage : des coups de phares, et des choses laissées dans l'ombre. Tout cela m'évoque aussi ces œuvres que j'aime bien, où il y a différents états du travail : un visage précisément sculpté qui émerge d'un bloc de marbre laissé complètement brut, ou encore dans un tableau, une partie très détaillée à côté d'une touche à peine esquissée sous laquelle on voit la toile. Il y a cette idée-là, mais exacerbée : une face très travaillée, une face absente, carrément non-écrite. C'est une idée d'arbitraire qui me plaît et m'intéresse beaucoup, sortir d'une logique ou d'une nécessité soi-disant établie, un place laissée aux mystères. Mais je dois préciser que je ne vois rien de conceptuel là-dedans (là, ce sont quelques pistes évoquées *a posteriori*) car je ne suis pas du tout parti dans ou depuis l'idée de faire ça, j'ai juste « fait, c'est-à-dire écrit », et ça a pris cette forme.

*GV : Pour le lecteur aussi, il y a cette succession de phases ou de situations : ces pages manquantes (ou laissées blanches) comme autant de respirations. Car la langue de Laques est compacte, nous sommes devant des blocs de texte denses (« blocs », c'est un mot que tu utilises toi-même, d'ailleurs), qui sont parfois pris en cours de route (une page peut débuter en plein milieu d'une phrase) ou qui ne se terminent pas. C'est une lecture exigeante qui nous confronte aux foules : foules de sensations brassées (tu parles ici-même d'épuisement), foules de corps en mouvement, foules de textures ou de couleurs, car*

*on est souvent dans le graphisme, dans la représentation, même parfois dans l'impossibilité de la représentation (je pense à la métaphore de la buée : « buées versatiles sans instincts et sans joies juste vivaces d'être mobiles »). Au-delà de cette buée, comment définis-tu ce texte ? « L'histoire d'une rencontre » comme l'écrit Pierre en préface, et ce que ça remue, littéralement ?*

GF : En précision liminaire, je dois dire qu'il m'est assez difficile de *définir*. Ça m'arrange de dire que ce n'est pas tellement mon rôle, je n'aime pas ça, je m'en défends plutôt. À la limite il me semble que c'est mon travail (d'écriture) de ne pas définir, et que c'est une des raisons même qui me fait écrire : la difficulté à définir. Cela étant dit, je peux alors essayer de le faire, mais en multipliant les définitions, pour en camoufler la plus restreinte, ou au contraire la plus vraie. Alors, oui, c'est l'histoire d'une rencontre, mais aussi, d'antagonismes ; c'est une profusion de détails et de scènes. Une identification à des personnages, excessive jusqu'à en perdre les contours et les repères au profit des sensations directes. Comment, en conséquence, le texte peut prendre parfois le devant de la scène par rapport à la personnification ou au dessin précis des personnages. Ou comment on peut passer d'un « il » à un « je » et vice-versa ; un déplacement des perspectives, un dérapage de la référence au réel au profit des mots eux-mêmes. Il s'agit aussi « d'écoulements » entre narration et proses dites poétiques. Ce sont des visages qui apparaissent, oui, parfois, derrière des buées, elles-mêmes derrière des vitres, des jeux de reflets et de lumières. Ou l'histoire d'une possession : comment deux personnes, deux corps, peuvent à la fois s'affronter, se rencontrer, se diluer l'un dans l'autre au point qu'on ne

sait plus exactement qui est qui ; un jeu entre attractions et retraits... C'est, encore, une exploration de la ville comme figure, comme ombre, comme écrin.

*GV : Cette difficulté à dire, à définir, elle est d'autant plus présente qu'ici, les fameux changements de focalisation, passages du « je » au « il » et inversement, se font parfois dans les pages en absence, dans le texte manquant dont nous parlions un peu plus tôt. On est ici dans le non-dit, on avance par l'ellipse, qui intervient à rythme régulier comme l'entre-deux cases d'une bande dessinée.*

*On a parfois aussi une impression de voyeurisme dédoublé : de suivre le voyeur. On le suit dans la ville, on le suit dans le dédale des rues, et parfois on ressort de derrière un immeuble pour se rendre compte que le « il » est devenu un « je ». Celui qui observe, à distance, est finalement happé par le récit. Et la ville comme présence (plus qu'un décor, plus qu'un personnage à proprement parler) participe aussi de ce jeu sur les alternances et les métamorphoses : cette ville que tu écris, je l'ai ressentie comme un corps plein de sang, recouvert de membranes ou de paupières. Dans cet extrait, par exemple, qui me paraît particulièrement fort :*

**sur une artère à perte de vue il cherchait à capter le moment vacillant de l'allumage des lampadaires, colonnade lumineuse déployée en parapluies où voletait rarement un strix perdu présageant la nuit, lumière violette et stridente, lucieline redoublant les existences d'une trame plus secrète, pulsation commune, je m'attachais à des détails ramassés partout dans le commun des transports comme si tel pantalon zippé rouge était une réinvention de la peau ou bien la blondeur une conséquence de la saleté sous les sièges des rames.**

*Nous sommes dans une dimension organique de la ville, et tout ce qu'elle recouvre. Qu'il s'agisse de corps humains, de sentiments, de lieux, d'objets ou de véhicules, nous en recevons l'image d'une même matière commune.*

*De la même façon, il n'y a pas réellement de ligne temporelle : d'abord à cause de la lecture aléatoire du texte (le livre peut se lire dans n'importe quel ordre et dans n'importe quel sens et il a été monté dans cette optique dans sa version iPhone/iPad), mais aussi parce que les souvenirs évoqués sont placés au même plan que le présent décrit (je pense par exemple aux réminiscences adolescentes). Nous sommes dans une narration en volume, mais il n'y a pas de haut, pas de bas, pas de début ni de fin. Ce texte nous semble une matière première avec laquelle on peut jouer, tisser sa propre toile. Est-ce ainsi que tu as conçu ce travail ou est-ce une conséquence de son écriture (la question de la navigation aléatoire notamment) ? As-tu suivi les influences, toi-même, d'autres récits non-linéaires, d'autres écritures désaxées ?*

GF : Tout cela est très vrai, très juste. À vrai dire, c'est le résultat d'un mélange de volonté et d'inconscient, car dans le fond, je ne maîtrise rien de concret : le livre, pendant l'écriture, c'est une sorte « d'état » qui loge en moi et mûrit, presque à mes dépens, qui se nourrit de choses, dans le silence ou le bruit ambiant, l'observation, etc., et dont le livre sera le reflet. État qui se nourrit d'ailleurs beaucoup de la baisse de la vigilance, c'est une donnée intéressante, c'est une non-maîtrise sur laquelle on prend la main, j'aime bien cette idée de « sculpture », donner forme à une matière. D'ailleurs, la modalité d'écriture se fait ainsi : dans un complet relâchement, c'est une sorte d'avancée dans le noir. Je me mets à écrire sans aucune intention, aucune idée, littéralement

l'esprit vide, vidé. Il y a la place alors pour que les phrases « remontent » ou arrivent. Ce sont vraiment comme des jets, des morceaux de textes qui s'appellent les uns les autres, et s'agencent, moi je retranscris ça. C'est peut-être banal, mais ça compte néanmoins dans la constitution du texte. Il se met donc en place une sorte de logique du livre lui-même, qui se fait toute seule, qui s'organise « à mes dépens ». Même si évidemment, j'en suis responsable, porteur, et que j'oriente toute la chose au fur et à mesure. Ce qui est tout à fait sûr, c'est que j'avais cette envie d'écrire un texte déhiérarchisé. D'écrire (décrire) des transformations, des choses gazeuses, non-figées, des états de consciences divers, avec le risque qu'on se perde un peu au fil de la lecture. Et en tout premier moi y compris : j'étais obligé, face au texte, de le reconstituer, de préciser ce qu'il disait, d'évaluer la compréhension, d'en manipuler les curseurs. Je voulais bien qu'on perde parfois le fil disons narratif, mais à condition, du moins c'est ce que j'espérais, qu'on y trouve alors une sorte d'expérience différente, et, pourquoi pas, une sorte de « beauté » du texte pour lui-même. Un mouvement, un passage, de la narration à quelque chose de plus « poétique », une sorte de beauté bizarre, musicale, qui entre et sorte sans cesse de la narration, comme lorsqu'on coud et qu'on passe au-dessus et en-dessous du tissu, quelque chose comme ça. Passer devant et derrière la narration, devant et derrière le décor, selon les moments, les passages du livre. Ça m'évoque quelque chose d'assez éclaté (en écrivant ça à l'instant je pense à la maison qui explose à la fin de *Zabriskie Point* d'Antonioni (non pas pour en faire une comparaison, mais c'est une image qui me vient, par association)). La question des points de vue

dans le cinéma est justement quelque chose qui a pu jouer un rôle, aussi, une sorte d'influence. « Qui » est en train de regarder ce qu'on voit, dans tel plan, puis dans tel autre (question malheureusement trop souvent abandonnée !). Aussi, par exemple, l'extraordinaire diversité des formes dans les arts plastiques, c'est très passionnant à « respirer ». Des influx issus de tout ça peuvent se transformer plus ou moins lentement en matière et ressortir dans le texte. Tu parles de voyeur, et c'est très juste. Pour moi c'est important, car je crois qu'effectivement j'avais envie d'une ubiquité de regards.. L'envie d'être là, et ailleurs à la fois. C'est d'ailleurs un texte qui est beaucoup sur l'observation, qu'elle soit parfois très scrutée, précise, ou parfois plus relâchée comme un regard dans le vague. De la même manière, le ou les points de vue sont « volants », parfois, des sortes de regards qui survolent un territoire, une situation...

Je savais bien sûr que certains livres avaient été écrits avec un système aléatoire, mais sans les connaître vraiment, c'est plutôt maintenant que je m'y intéresse de plus près. Ce que peut-être je peux citer, entre autres, c'est par exemple mon souvenir de lecture de romans de Jacques Roubaud, textes creusés « d'incises et de bifurcations », où, même si c'est bien sûr très différent, il y a aussi une sorte d'exploration non-linéaire, ou en profondeur, en tout cas une recherche de niveaux différents. À ce titre, *Le grand incendie de Londres*, par exemple, m'a beaucoup marqué. Ou à ces livres par strates, par exemple *Compact* de Maurice Roche, avec ses narrateurs différents représentés par différentes couleurs. Mais ce sont des lectures vraiment anciennes que j'ai du mal à décrire précisément, et je n'y ai pas du tout pensé en écrivant, seulement maintenant, en

regardant très en arrière. J'aime les livres composites, qui mélangent les types d'écritures, les registres. Je pense à l'instant à autre chose, de plus ancien, une sorte d'anecdote : je me souviens avoir reçu dans la boîte aux lettres, entre l'enfance et l'adolescence, une feuille volante dans une enveloppe qui m'était destinée, avec un texte très très singulier, tapé à la machine, sans en avoir jamais connu la provenance. Ça m'amuse de faire ce lien, car pendant un moment, en écrivant le livre, je pouvais parfois l'imaginer comme un roman de feuilles volantes, justement, sans reliure, dont j'aimais imaginer qu'on pourrait en trouver une page sous une banquette de métro, sous un meuble, enfin, n'importe où et par hasard, comme un livre « dispersé ». Le fait d'aboutir à un livre numérique est très plaisant, en ce sens, car c'est aussi un passage à quelque chose de moins figé, plus souple, qui peut épouser différentes formes visuelles, différents supports.

C'est juste aussi quant aux transformations et aux métamorphoses : il y a certaines pages, précisément comme dans l'exemple que tu décris, qui sont juste des flux qui se contaminent les uns les autres, des chaînes de regards ou d'observations et de sensations qui coulent les unes dans les autres. Certaines pages sont vraiment écrites comme ça, rythmes et enchaînements de détails, visions ou sons. C'est alors, comme tu l'as perçu, un texte de métamorphoses, de transformations, les âges et les périodes se mélangent, ou les points de vue, pour tenter de donner une vision particulière, parfois très large et « panoramique », d'autres fois très focalisée, déraillée, ou en déséquilibre, etc., selon les moments. À ce titre, les personnages connaissent parfois une sorte de « dépersonnification » ou dépersonnalisation,

ils sont médusés, s'effacent par la contemplation ou même par le simple fait d'être en présence de leurs semblables, transitent presque en eux, endossent des regards d'emprunt. Et la ville elle-même, effectivement, ou les objets, peuvent aussi, peut-être non pas parler tout à fait, mais du moins ressentir, bruisser, respirer, témoigner d'une sorte d'existence. L'identification est quelque chose de fascinant, mais à l'inverse, j'aime aussi beaucoup quand on ne sait plus exactement qui parle. Le « je » peut parfois revêtir un costume de location, pour aller se perdre dans une fête où il n'est pas tout à fait invité. Être un peu perdu dans un livre, c'est quelque chose de très excitant, une ivresse, un vertige qui peut-être très euphorisant à mon sens.

*GV : Intéressant cette histoire de feuilles volantes (et de texte fantôme envoyé d'on ne sait où). Il y a eu plusieurs tentatives de textes aléatoires par le passé, et sans prétendre les avoir tous écumés, puisque c'était l'occasion idéale je me suis penché sur la question. Les feuilles volantes reviennent parfois, je pense aux Malchanceux de B.S. Johnson, qui est un livre composé de livrets détachés, qu'on peut lire dans n'importe quel ordre (à l'exception du premier et du dernier, qui sont fixes), et à Composition n°1 de Marc Saporta, prévu à la base comme un jeu de feuilles volantes à mélanger avant lecture pour en déterminer l'ordre et le sens (le livre est alors vu comme un jeu de cartes géant qu'il faut battre au préalable). Pour ce récit, la version numérique anglaise parue il y a quelques années est techniquement très bien pensée (même si en dehors du cadre du livre numérique tel qu'on le pratique habituellement, ici c'est un livre-application sur iPad), comme l'avait présenté Pierre Ménard à l'époque. Mais chaque livre (ou chaque texte) qui explore cette veine-là ne se contente pas de se servir de sa*

*navigation comme d'un gadget, et on le comprend très bien dans ce que l'on lit de Laques (ou de ce que tu nous détailles de ton expérience d'écriture) : chaque page semble à la fois conçue singulièrement et pourrait être lue seule, indépendamment du tumulte de l'aléatoire. C'est aussi intrigant de constater que les textes non-linéaires se consacrent le plus souvent à poser des récits (éclatés et désorganisés, certes, mais des récits néanmoins), avec des fils narratifs précis, alors que dans le cas de Laques, nous sommes parfois plus proches de la poésie, sans souci majeur (du moins me semble-t-il) de s'attacher à respecter les codes traditionnels du récit, avec des personnages clairement identifiables, caractérisés, et une chronologie balisée.*

*Un autre de tes textes, Sanguines<sup>1</sup>, est actuellement en préparation pour parution en 2017, peux-tu nous dire si l'élan est comparable à celui qui t'a amené à composer Laques ou s'il s'agit d'un projet différent ? S'agit-il d'une structure expérimentale comme ici ?*

GF : J'avais eu connaissance, depuis l'écriture, des Malchanceux, mais pas de Composition n°1, qui a l'air passionnant. Pour la question du narratif, ce qui m'intéressait particulièrement pour Laques, c'est justement un peu l'inverse de ce que tu évoques à propos des « fils ». Pour moi cela correspondait plutôt à l'envie de quelque chose de disruptif. J'avais envie de faire cette tentative de trouver une frange commune entre fragments autonomes (ayant cependant vraiment l'air de fragments), et que leur association composent, malgré tout, une sorte de roman. En passant, du coup, par la notion de livre incomplet. Cela me séduisait de laisser des trous dans le livre, ou d'en creuser, de m'arrêter

---

<sup>1</sup> Parution le 18 janvier 2017 aux éditions publie.net

brutalement lors de l'écriture d'un passage, de le laisser tel pour enchaîner sur un autre. J'avais envie de voir ce que causeraient ces articulations bizarres, ces ellipses lointaines. Le travail de « roman », je l'imaginai plutôt se faire par motifs que par fils narratifs, en fait. Et de le faire en passant par des manques. Cela a un lien assez fort avec le travail de montage, finalement. Le montage a cela d'intéressant qu'il peut être créatif autant dans le lien que dans l'écartement, les effets produits pouvant être très nombreux, très dissemblables, bien sûr. *Sanguines*, c'est assez différent, c'est plutôt justement un bref roman (ou une sorte de conte) qui se déroule d'une traite ou quasiment. L'action est très resserrée, l'essentiel se passe d'ailleurs sur une nuit, même si l'atmosphère embrumée masque les contours précis des choses et du temps. L'analogie assez forte que j'aurais tendance à faire quant à ce travail le rapprocherait d'un « nocturne », ou encore d'une esquisse : relativement peu de détails dans le dessin, une durée brève, une atmosphère brumeuse... Cependant, on peut faire quelques rapprochements dans le traitement des personnages, qui sont aussi quelque peu fugaces, ou vaporeux, évoluant selon un axe ou sur une orbite différente de la réalité ou du monde qui les entoure. Mais la narration est quand même en ligne droite, contrairement à *Laques* où je me retrouvais avec une trame très ouverte, en tout cas un ensemble de motifs et une trame relâchée dont on aurait fortement distendu les « mailles ». Dans les trous laissés par la narration, une sorte de matière poétique s'engouffre. Et c'est justement l'autre aspect de *Laques*, tout autant que les motifs narratifs. J'ai vraiment voulu ces deux sources pour constituer le texte. Comme je disais précédemment, la langue disons « poétique » prend

parfois les devants, c'est une des deux faces du texte. Elles s'alternent, s'affrontent, rivalisent.. : il y peut-être, oui, une sorte de lutte silencieuse entre les deux. C'était comme s'il avait fallu les deux matériaux, l'un allant sur l'autre, deux rouages ou balanciers. Mais, à nouveau, cela ne relève pas d'une décision, je me suis laissé occuper. D'ailleurs, en te répondant, et en repensant à ces questions de narration et à la torsion entre narration / prose / poésie, je me dis que je peux, finalement, grâce à tes remarques, trouver une dénomination qui me plaît plutôt, pour *Laques*, celle de « roman fantôme »..

publie.net est une maison d'édition de littérature contemporaine ancrée dans la création qui s'écrit et se partage sur le Web, ouverte aux œuvres qui lui font écho dans tout l'espace littéraire et transmédias. À partir de ce vivier, nous développons des objets éditoriaux diffusés par des canaux divers (livres papier, livres numériques, réalisations sur le Web) et portons ces œuvres dans l'espace public, les lectures et performances, la médiation et les bibliothèques. publie.net est géré par la société éditrice Créateurs & Associés, et intègre des processus coopératifs avec de nombreux auteurs.

Dès sa création en 2008 comme plate-forme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, publie.net a occupé une place à part dans le paysage éditorial francophone. Notre engagement en faveur d'une littérature inventive, consciente de ce qui l'a précédée et parlant à chacun, prend de nouvelles formes.

publie.net aujourd'hui c'est :

- une offre resserrée de 25 titres par an pour permettre un accompagnement éditorial et un portage accrus des livres que nous publions ;
- des livres papier de qualité et des livres numériques sans DRM au prix d'un livre de poche ;
- une nouvelle formule d'abonnement permettant aux bibliothèques de mettre les fichiers numériques à disposition de leurs lecteurs ;
- une édition exclusivement à compte d'éditeur avec une rémunération équitable des auteurs y compris pour les revenus issus des abonnements ;
- des événements autour des livres de nos auteurs dans de nombreuses librairies et centres culturels et une présence dans des salons et lieux de médiation.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions publie.net œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.